

## ARCHÉOLOGIE

### DES ENVIRONS D'ICOSIUM (ALGER).

---

J'ai publié en 1845, sous le titre d'*Icosium*, une notice sur les antiquités romaines de la ville d'Alger, ouvrage à peu près épuisé aujourd'hui et dont il paraîtra bientôt une deuxième édition, augmentée des nombreuses découvertes faites ici depuis seize ans et purgée de quelques erreurs échappées à une première rédaction.

Le travail dont je commence en ce moment la publication est destiné à compléter l'autre. On y trouvera l'inventaire détaillé des richesses archéologiques de nos environs, richesses que j'ai pu observer à loisir pendant vingt-huit années de recherches persistantes et très-fréquemment renouvelées sur les divers points du terrain d'étude.

Cette nouvelle notice embrasse tout le Sahel, depuis *Aïn Oche-reub* ou *Hareub*, à l'Est de Régaia, jusqu'à l'*Oued Gourmat* ou *Nador* inférieur, à l'Ouest et un peu au-delà de Tipasa; elle comprend aussi la Mitidja, depuis le défilé des *Beni Aïcha* jusqu'à l'*Oued Beni Menad*, près de Marengo.

Les divisions adoptées dans ce travail complémentaire étant naturelles, sont très-faciles à suivre, sur une carte comme sur le terrain : elles sont déterminées par les voies de communication qui existent de temps immémorial dans ce pays, et que nous avons généralement maintenues, tout en les perfectionnant au point de vue des besoins spéciaux d'une population européenne.

Notre première ligne sera donc le littoral, décomposé en deux tronçons, l'un oriental, l'autre occidental; ensuite, viendront celles qui, partant d'Alger, rayonnent en éventail vers l'intérieur.

Mais, avant d'aborder la partie descriptive de ce travail, il faut placer sous les yeux du lecteur quelques généralités utiles à connaître sur Alger et ses environs.

A l'époque libyque, Alger — qui n'était sans doute qu'une es-pèce de hameau, — s'appelle *Mezar'anna*, du nom de ses fonda-teurs. Les écrivains de l'antiquité et les annalistes berbers dont les œuvres nous ont été conservées par les Arabes — surtout par Ebn Khaldoun — sont les seules sources que l'on puisse consulter

sur cette période très obscure, car la tradition locale est à peu près muette, et son témoignage ne serait pas, d'ailleurs, d'un bien grand poids pour des temps aussi reculés.

Les auteurs les plus anciens étendaient le nom de *Numidie* à la contrée située bien à l'Ouest de l'Ampsaga (Oued el Kebir ou Remel inférieur) qui fut sa limite occidentale sous la domination directe des Romains. Le territoire de l'Algérie s'y trouvait compris et ses populations étaient alors désignées sous le nom de *Masésyliens*.

Pline ne connaît dans la Mauritanie Césarienne, partie de la Libye où se trouve la province d'Alger, que deux peuplades indigènes, qu'il appelle les *Macurèbes* et les *Nabades* et que Ptolémée nomme, plus tard, les *Machurèbes* et les *Nabases*. Les premiers occupaient la partie occidentale ; les autres peuplaient la partie orientale du littoral de la province, contrée que nous appelons aujourd'hui la Kabilie du Jurjura. Cependant, il faut observer que le géographe d'Alexandrie ne met pas ses *Nabases* à l'endroit où Pline indique les *Nabades* ; mais on sait que les localités africaines sont rarement placées avec exactitude dans ses tables.

La carte de Peutinger place aussi des *Nababes* sur le terrain de la Kabilie Jurjurienne, et sa leçon paraît être la bonne, car on trouve le mot écrit de cette façon sur l'inscription n° 47 du Musée ; laquelle provient du pays habité jadis par ces Berbers.

Mais, revenons aux *Machurèbes*, qui doivent attirer plus particulièrement notre attention, puisqu'ils occupaient le terrain où la ville d'Alger a été construite et celui dont on va décrire les ruines. Selon Ptolémée, leur limite occidentale était le Chinalaph ou Chinaphal (1), fleuve dont aucun autre géographe ne fait mention et qu'il place à 87 milles Est du promontoire d'Apollon (cap Ténès) et à 25 milles Ouest de Julia Cæsarea. La première évaluation est assurément erronée, puisqu'elle amènerait à l'Orient de Cherchel, tandis qu'il résulte des Tables même que le Chinalaph est à l'Ouest de cette ville. En supposant la deuxième indication exacte, on est conduit auprès de *Oued Dahmous*, appelé *Oued Hâmlin* dans son cours supérieur ; cette rivière présente,

---

(1) Un auteur, dont le nom m'échappe, a vu dans cette désignation une anagramme altérée du mot *Mulucha*, qui équivaut, disait-il, au *Malva* des Romains et désigne la Moulouïa.

auprès de son embouchure, les restes d'un établissement romain qui paraît être le *Cartili* de l'Itinéraire. Les indigènes l'appellent *El-Bordj*, à cause des restes d'une *forteresse* romaine qu'on remarque en cet endroit (V. le t. II de cette Revue, p. 191 et 268).

Comme la Table de Peutinger place les Nababes, voisins orientaux des Machurèbes, entre Rusuccuru (Dellis) et Salde (Bougie), il est permis de supposer que cette tribu habitait entre l'Oued Dahmous et l'Isser, peut-être un peu en-deça de ces limites, mais assurément pas au-delà.

*Macurèbes* ou *Machurèbes* semblent des noms altérés par les Romains, qui ne pouvaient reproduire avec exactitude ces désignations barbares qui blessaient également leurs bouches et leurs oreilles — *nomina ineffabilia*, comme dit Pline. Essayons donc de retrouver le mot libyque sous son déguisement latin. Les historiens indigènes nous fournissent pour cela de très précieuses données.

Il y avait, dit Ech-Chatibi, avant l'établissement de l'islamisme en Afrique, une puissante tribu, — les *Aoureba* — qui était en possession de donner des souverains au pays. En effet, au moment de la conquête arabe, c'est un chef *Aourebi*, Koucila, qui dirige, dans l'Ouest, la résistance nationale contre l'invasion musulmane.

A l'époque de cette invasion — dit Ebn Khaldoun (t. I<sup>er</sup>, p. 286) — les Aourba occupaient le premier rang parmi les tribus berbères, honneur qu'ils devaient à leur force numérique et à leur bravoure. Ils descendaient d'Aoureb, fils de Bernès, ce qui paraît fixer leur demeure primitive dans la partie méridionale de l'Aourès. Après la bataille de Mems (près de Kérouan), où ils furent vaincus par les Arabes (en 686 de J. C.) et où leur chef Koucila fut tué, ils allèrent tous s'établir entre Fez et Mequinez. Ces transplantations de tribus entières ne sont pas rares dans l'histoire africaine et ne contribuent pas peu à y jeter de la confusion et de l'incertitude. Celle dont Ebn Khaldoun nous a conservé le souvenir n'est certainement pas la première, car il nous montre les Aoureba dans l'Est de l'Algérie sur le terrain des Ketama; tandis qu'en leur qualité de tribu sœur des Sanhadja, il est très probable qu'ils ont dû primitivement habiter le centre.

Or, la situation des Machurèbes, — ou, pour mieux dire, *Machourèbes*, — annonce aussi une tribu royale, sans doute celle des rois de Mauritanie, car sur leur territoire se trouvait la capitale de cette contrée; et, en même temps, le tombeau monumental de ses souverains, le *Monumentum commune Regiæ gentis* de Pom-

ponius Mela, qui le place entre Iol (Cherchel) et *Icosium* (Alger). C'est l'endroit où s'élèvent encore les ruines imposantes du *Kobr Roumia*, dont le nom rappelle toujours une destination funéraire et dont la masse gigantesque annonce en effet une sépulture royale. Placé à égale distance des limites occidentales et orientales d'un territoire qui paraît avoir été le territoire primitif des *Aoureba*, sur un point culminant du Sabel, il frappait sans cesse les regards de la majeure partie de ses habitants.

Il faut remarquer que, dans ces siècles reculés, les Berbers faisaient un fréquent usage du préfixe *Mas* (1), qui signifiait, sans doute, *fil*s dans leur langue et qui a conservé cette signification chez les Kabiles, leurs descendants. Les *Aoureba* devaient donc, d'après la terminaison patriarcale qui a persisté jusqu'à nos jours, s'appeler *Mas Aoureb* ou enfants d'Aoureb, fils de Bernès. Le *Machourèbe* de Ptolémée est peut-être une simple altération de ce nom indigène antique ; on est tenté de le croire, en rapprochant cette conjecture des autres circonstances déjà exposées.

Dans cette hypothèse, dès l'époque libyque, cette tribu royale occupait notre littoral depuis Oued Dahmous jusqu'à l'Isser. Ses chefs, qui étaient en même temps ceux de la Mauritanie appelée plus tard *Césarienne*, avaient le siège de leur puissance à *Iol*, que Juba II devait appeler, par reconnaissance, *Julia Cæsarea*. Cette cité conserva jusque sous la domination romaine son titre de métropole. Aujourd'hui, les rôles sont bien changés, et c'est Alger, jadis bourgade insignifiante, qui est devenu la capitale du pays. Après tout, le privilège de souveraineté n'est pas sorti du territoire des *Aoureba* et il n'a fait que se transporter un peu plus à l'Est.

En même temps que les *Aoureba*, établis principalement sur le littoral, il y avait dans cette partie centrale de la Mauritanie Césarienne, les *Sanhadja* (les Kabiles disent *Zanaga* et au pluriel *Iznaguen*), tribu sœur des *Aoureba*, car elle descendait de Bernès comme eux. On verra que c'est à une branche de ces *Sanhadja* (de la première race), aux *Beni Mezar'anna*, qu'Alger doit sa fondation.

---

(1) M. le commandant Hanoteau pense que *mas*, *mis* et ses autres variétés signifient seigneur. Dans cette hypothèse, l'étymologie que je propose se modifie, mais sans rien perdre de sa valeur essentielle.

Mais parlons d'abord d'une tradition assez curieuse, rapportée par Caius Julius Solinus (*Polyhistor*, chap. 25). Selon cet auteur, Hercule (de Libye), passant en cet endroit, celui où s'éleva *Icosium* (Alger), fut abandonné par vingt hommes de sa suite, qui y choisirent un emplacement pour bâtir une ville. Ne voulant pas que nul d'entre eux pût se glorifier d'avoir imposé son nom à la cité nouvelle, ils donnèrent à celle-ci une désignation qui rappelait seulement le nombre de ses fondateurs. Or, comme *vingt* se dit *Eikosi* en grec, ce fut dit-on, l'origine, du mot *Icosion*, devenu plus tard *Icosium* (1).

Marmol dit — sans doute d'après une autorité indigène, mais sans la citer — qu'Alger a été bâti avec les ruines de Sassa (ancienne ville qu'il place au bord de l'Harrache) par les *Mosgan*, « peuple plutôt basané que blanc et dont les principales habitations étaient en Libye, d'où — ajoute-t-il — il est devenu puissant en cette province (d'Alger) et y a régné longtemps avant la venue des Romains. » Rappelons que dans le vocabulaire géographique de cet auteur, la Libye est la zone méridionale de l'Afrique du Nord.

Ce peuple *Mosgan* est évidemment la tribu des Beni Mezar'anna, qui devient *Mezaghanna* dans l'ancienne manière de figurer le *r'aïn*. Le récit de Marmol, d'accord au fond avec la tradition antique, l'est aussi avec la tradition locale, qui prétend même que ces Berbers Mezar'anna placèrent leurs habitations précisément à l'endroit où s'élève aujourd'hui la grande mosquée des malekis, rue de la Marine. Quoi qu'il en soit, il est certain que du temps du géographe Bekri — qui écrivait vers la fin du XI<sup>e</sup> siècle de notre ère — on disait encore, pour désigner Alger, *Djezaïr el-Beni Mezar'anna*, ou les flots des Beni Mezar'anna, à cause des écueils qui se trouvaient devant la ville et qui ont servi de base à l'île de la Marine, puis à la jetée de Kheir ed-Din qui est venue la rattacher au continent. Bekri donne à cette île le nom de *Stofla*, qui n'est plus employé ni même connu.

---

(1) M. Boudard, dans sa *Numismatique ibérienne* (page 96), à propos d'une monnaie qu'il rapporte aux *Icositani* d'Espagne, dit que la racine de ce mot, ICOS, veut dire la *bonne montée*, dans la langue des Ibères, par laquelle il explique les légendes des médailles de ces peuples. *Montée* pourrait très-bien, en effet, s'appliquer à l'emplacement d'Alger, qui était bâti sur le penchant d'une montagne. Resterait à motiver l'épithète *bonne*.

Par la même raison que ces grosses têtes de roche qui signalaient jadis l'attérage d'Alger ont servi à composer le nom de la ville (*El-Djezaïr*, *Dzaïr*, puis *Alger*, par contraction), il se pourrait bien que le mot *Icosium* — s'il dérive en effet de vingt, *eikosi* — eût une origine analogue. Seulement, au lieu des vingt soldats d'Hercule, ce serait peut-être vingt grands rochers qui protégeaient le mouillage et qui, par leur victorieuse lutte séculaire contre les flots du *Mare Saevum*, méritaient bien en effet de passer pour des compagnons d'Alcide, surtout l'imagination mythologique des anciens y aidant un peu.

Le nom de *Mezar'anna*, dont l'existence officielle est terminée depuis plusieurs siècles, reste pourtant dans la mémoire des Algériens. Il figure dans leurs poésies populaires, et la tradition le perpétue. J'ai vu des enfants d'Alger laisser échapper quelques larmes, lorsqu'à une grande distance dans l'intérieur du pays, on le prononçait devant eux. Mais si l'on demande aux gens du pays quelques détails historiques à propos de ce mot mystérieux, ils ne trouvent rien à répondre de précis. Il faut aller chercher des renseignements dans le précieux ouvrage d'Ebn Khaldoun, qui se trouve désormais accessible à tous les hommes studieux, grâce à l'excellente traduction de M. de Slane et aux notices pleines d'érudition qu'il y a ajoutées.

Par cet historien, nous savons aujourd'hui que les Beni Mezar'anna, fondateurs d'Alger et maîtres de son territoire, appartiennent à la lignée berbère des *Sanhadja* de la première race, qui, de temps immémorial, occupaient la partie centrale de l'Afrique du Nord, depuis la Méditerranée jusqu'au Désert, c'est-à-dire, à peu près la contrée qu'on appelle aujourd'hui province d'Alger. Ces *Sanhadja*, descendus de Telkat ebn Kert ebn Sanhadj (ou Zanag, selon la prononciation berbère), avaient dans leur pays, du temps de notre auteur (fin du XIV<sup>e</sup> siècle) les villes de Msila, Hamza, Alger, Médéa, Miliana et les régions habitées par les Beni Yezid, Hossain, Attaf, tribus arabes zoghibiennes, et par les Taa-leha, de race makilienne. Ces derniers se tenaient dans le Hodna, le Kef el-Akhdar, le moyen Chélif et la *Mitidja*.

Les *Sanhadja* avaient, à l'Est, les *Ketama*, et à l'Ouest, les *Zenata*.

Au milieu des *Sanhadja*, vivaient plusieurs tribus de même origine et dont la postérité se trouvait encore sur leur territoire du temps d'Ebn Khaldoun. C'étaient les *Metennan*, *Boutouïa*, *Beni*

Ouannour'a, Beni Osman, Beni Mezar'anna, Beni Djad, Telkata, Aïfaoun et Beni Khelil.

La seule trace géographique que l'on trouve aujourd'hui de l'existence des Beni Mezar'anna est une montagne de ce nom, située dans la partie supérieure du cours de l'Isser. J'ajouterai à cette indication, signalée par M. Carette, celle d'une ferme de la Mitidja, dans la tribu de Beni Khelil, et qui est appelée Haouche Mezar'anna, dans une annonce légale insérée au *Moniteur algérien* (quatrième page du n° 136).

Dans la disette de matériaux sur cette époque primitive, j'ai cru pouvoir rapporter quelques témoignages qu'une critique sévère devait peut-être exclure ; mais s'il fallait rayer de l'histoire des peuples les faits qui n'ont pas un caractère suffisant de certitude, il faudrait se résigner à supprimer presque tout ce qui est relatif à leurs origines. Ce rigorisme ne ferait pas le compte de la curiosité humaine, qui ne haït pas trop les fables. Il faut seulement lui présenter les choses pour ce qu'elles sont, et c'est ce que j'ai tâché de faire, en retraçant cette époque libyque.

Dans la notice sur Icosium publiée en 1845, j'ai rapporté avec détail (pages 18, 19 et 20) toutes les preuves qui établissent qu'Alger est bâti sur l'emplacement de cette cité romaine. Je me bornerai ici à les rappeler succinctement ; toutefois, en complétant ou modifiant, quand il y a lieu.

1° On a retrouvé, à diverses époques, depuis 1830, et sur un grand nombre de points, une voie antique, dallée et bordée de substructions ; on a rencontré, en divers endroits, des restes assez considérables de monuments antiques : toutes choses qui indiquent l'existence d'une ville romaine. C'est un premier fait important à établir et qui n'était contesté, du reste, que par quelques observateurs superficiels. D'ailleurs, les géographes arabes du moyen âge — notamment El-Bekri — parlent des monuments romains qui existaient encore de leur temps à Alger, et les décrivent même avec plus ou moins de détails.

2° La synonymie de *Julia Cæsarea* (Cherchel) étant mise hors de doute par l'étendue de son enceinte, le caractère de grandeur de ses monuments, et surtout par la quantité d'inscriptions qui portent son nom et qu'on a trouvées sur place, enfin par les colonnes milliaires décrites dans cette Revue, pages 19 et 20 du 4<sup>e</sup> volume, il devient facile de déterminer quelle était la ville romaine qui se trouvait ici. Il suffit de prendre les indications de l'Itiné-

raire d'Antonin et de les appliquer sur la carte, on voit alors qu'Icosium, que ce document place à 63 milles, soit 113 kilomètres à l'Est de Cherchel, correspond très bien à l'emplacement d'Alger, qui, d'après le *Tableau des distances légales*, est indiqué à 114 kilomètres de Cherchel.

3° Enfin, on a trouvé ici une inscription où l'*Ordo Icositanorum* (le corps municipal d'Icosium) est mentionné. Cette circonstance, qui ne suffirait pas si elle se présentait seule, acquiert quelque valeur de son rapprochement avec les deux autres.

C'est, au reste, un point de géographie comparée acquis désormais à la science, et il n'est pas nécessaire de s'y arrêter davantage.

Cette base essentielle étant bien assurée, je puis esquisser l'histoire d'Icosium, sous la domination romaine, ce qui, malheureusement — vu la rareté et la sécheresse des matériaux — ne sera pas une œuvre de longue haleine.

Pline l'ancien, qui a vécu entre les années 23 et 79 de notre ère, raconte que, par les ordres de l'empereur Claude, une colonie de Latins fut envoyée à Tipasa (de l'Ouest); et il ajoute : « L'empereur Vespasien accorda la même faveur à Icosium (l. V, ch. II). L'existence de cette cité, comme colonie latine, remonte donc à une époque comprise entre 69 et 79 de J. C. Cela est bien loin des seize ou dix-sept siècles d'antiquité que Solin lui accorde en plus, sur la foi de la tradition mythologique.

Il faut arriver jusqu'au Bas-Empire pour retrouver une trace historique d'Icosium. En 373 de J. C., le rebelle Firmus, prince indigène, remet cette ville au général romain Théodose et lui restitue, en même temps, des enseignes, une couronne sacerdotale et tout le butin qu'il avait fait (*Ammien Marcellin*, l. XIX, § 5).

Enfin, quelques citations, empruntées aux auteurs ecclésiastiques, compléteront ce que l'on connaît des annales d'Icosium.

En 419 de J. C., Laurent, évêque de cette ville, représente sa province au concile convoqué à Carthage par Aurelius.

En 440, Crescens, évêque donatiste d'Icosium, assistait à la collation tenue à Carthage.

Victor, autre évêque d'Icosium, figure sur la liste des prélats mauritaniens que le roi vandale et arien, Hunéric, appela à Carthage, en 484, et qu'il envoya ensuite en exil.

De ce qu'Icosium avait un siège épiscopal, il ne faut pas conclure que ce fût une cité importante, car on sait que les évêques

de ce temps n'étaient guère plus que les curés de notre époque. De très-insignifiantes bourgades, et même de simples domaines ruraux, ont eu leurs évêques, dans l'Afrique romaine.

Par le fait, Icosium était une cité de médiocre importance ; c'est ce qui explique pourquoi les géographes et les historiens en parlent si rarement et d'une manière si laconique. On a vu que le rôle de capitale appartenait alors à Julia Cæsarea, l'humble Cherchel de nos jours, préférence qui ne se comprend guère, lorsque l'on compare les avantages naturels des deux localités. Les rois de Mauritanie ont dû avoir des motifs d'une nature toute particulière pour établir le siège de leur puissance dans l'espace d'impasse où Iol se trouvait placé. Mais les plus anciens souverains étaient peut-être, là, au centre de leurs domaines privés, et les derniers, quoique n'étant pas dans le même cas, auront accepté cette capitale, pour ne pas déranger les habitudes immémoriales de leurs nouveaux sujets.

Il y a encore, dans le pays, une grande famille, les Brakna (1), qui pouvait donner une idée, sur une plus petite échelle, de ce genre de situation.

Lorsqu'on voit l'histoire des Berbers remonter jusqu'aux siècles les plus reculés, il semble qu'on doive y trouver la mention des faits les plus importants de la domination romaine. Les Tacfarinas, les Firmus, les Gildon et autres chefs indigènes, qui ont combattu contre Rome pour l'indépendance de ce pays, devaient être, aux yeux de leurs concitoyens, des héros-martyrs dignes d'une éternelle mémoire. Cependant, ni la longue occupation de l'Afrique septentrionale par les étrangers venus d'Italie, ni les efforts réitérés et énergiques des populations pour secouer leur joug, ni le patriotisme, ni le courage, ni les succès même des chefs indigènes qui dirigeaient ces fréquentes protestations armées, ne sont mentionnés dans les annales des Berbers !

On comprend difficilement qu'une domination de six siècles n'ait pas laissé de traces appréciables dans l'histoire locale et que les écrivains berbers ne fassent pas même allusion aux événements les plus glorieux de leur existence nationale et les plus propres à exalter leur amour-propre. Nous ne connaissons leurs chroniques,

---

(1) Pluriel de *Berkani*, nom bien connu d'un des lieutenants de l'émir Abd el-Kader, d'un ancien khalifa de Cherchel.

il est vrai, que par les Arabes ; mais ceux-ci, qui entretiennent si longuement le lecteur de la population romaine que leurs ancêtres ont trouvée ici au moment de la conquête, n'auraient certainement pas manqué de dire quelque chose des rapports de cette population avec les plus anciens habitants du Mogreb dans les temps antérieurs à l'Islamisme, s'ils avaient trouvé quelques renseignements à ce sujet.

Une aussi étrange lacune dispose à croire — avec Ebn Khaddoun — que les ancêtres de nos Kabiles n'avaient, dans le principe, que de sèches généalogies qu'ils ont ornées plus tard des récits les plus flatteurs pour leur vanité, afin de se rehausser aux yeux du vainqueur, qui aurait considéré comme un amas de méprisables barbares une nation qui eût été sans annales.

A notre avis, voici surtout comment on peut expliquer cette singularité historique :

Le *municipalisme* démocratique, si cher à toute époque aux peuplades berbères, a eu constamment pour résultat de les émietter en une multitude de petites agglomérations très-insignifiantes sous le rapport politique et qui ne se réunissaient en *sof* ou confédérations que très rarement et pour des temps bien courts. Les envahisseurs successifs de l'Afrique septentrionale ont toujours su tirer très-bon parti de ce triste vice national. La tendance au morcellement exagéré est elle-même une conséquence logique de la cupidité insatiable, de l'avarice raffinée de cette race passionnément vouée au culte de l'intérêt individuel et qui croit lui trouver une puissante garantie dans une organisation dictée par l'esprit local le plus étroit. Il n'y a pas de patrie pour ces gens-là, en dehors du territoire de la *dachera*, laquelle se subdivise elle-même en un certain nombre de partis, qui se disputent le pouvoir local avec acharnement ; non pour le prestige attaché à l'exercice du commandement, mais pour les profits matériels et palpables qu'il permet de réaliser. Dans le Désert, comme dans les montagnes du Jurjura, on n'a pas eu besoin des travaux de notre école positive pour mettre ce système en pratique. Comment des *patries* aussi microscopiques, au moral comme au physique, deviendraient-elles un théâtre digne de l'histoire ? Les Arabes, il est vrai, sont aussi très morcelés ; mais chez eux brille encore une étincelle du sentiment poétique qui a dicté les chants anté-islamiques ; chez eux jaillissent çà et là quelques élans généreux. Ils ont, d'ailleurs, de très grandes familles aristocratiques pour conserver la religion du

passé. Il y a donc là place encore pour des annalistes, des chroniqueurs et même pour des bardes vulgaires. Mais, chez les Kabiles, que raconter? — Les gourmades ou les coups de bâton qui s'échangent presqu'à chaque réunion de la Djema? ainsi que j'en ai été fréquemment témoin autour du Jurjura et dans les oasis berbères du Sahara.

Le *municipalisme*, quand il n'est pas renfermé dans ses limites raisonnables par une puissante organisation centrale, et qu'il coïncide avec un trop grand attachement aux intérêts privés, éteint ou empêche de naître tout ce qui ne représente pas un produit matériel, à plus forte raison tout ce qui coûte. C'est à ce titre, sans doute, que les Berbers ont toujours négligé l'histoire.

Mais, revenons à la capitale de l'ancien territoire d'Alger, à Icosium, et essayons de la reconstituer, à l'aide des témoignages qui se rencontrent dans les auteurs ou des observations directes faites depuis 1830.

El-Bekri, géographe arabe, qui écrivait à peu près vers 1067 de notre ère, qualifie Djezaïr Beni Mezar'anna (Alger) de « ville également belle et ancienne, qui renferme de magnifiques monuments d'antiquité et des portiques d'une construction parfaite. » Il parle du parvis de son théâtre, pavé de mosaïques, de sa vaste église, dont une muraille, alignée d'Orient en Occident est couverte de sculptures et de figures de toute espèce (Manuscrit n° 858 de la Bibl d'Alger).

D'autres géographes arabes reproduisent à peu près les mêmes détails archéologiques.

Les Turcs, qui élevèrent ici de nombreuses et considérables constructions publiques, ont sans doute fait disparaître ces imposants vestiges du passage des Romains, pour en employer les matériaux. M. de Fouchères, qui a longtemps habité cette ville, me racontait, il y a déjà plusieurs années, qu'il avait eu en sa possession, avant de venir en Afrique, un tableau remontant vers la moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, et qui représentait une vue d'Alger, du côté de Bab el-Oued. Sur le rocher où s'éleva plus tard la batterie des Lotophages, sous la Bibliothèque, on apercevait les ruines d'un monument romain. J'avais d'abord considéré cette fabrique comme un ornement imaginé par le peintre; mais, lorsque, tout récemment, en faisant les travaux d'appropriation des nouvelles salles du Musée, j'ai trouvé une tête de satyre en marbre dans les déblais et une mosaïque romaine en place sur sa forme dans l'an-

cienne poudrière, j'ai été amené à penser que l'artiste n'avait peut-être pas fait une œuvre de pure fantaisie et qu'à l'époque où il travaillait, le monument dont nous avons découvert des vestiges pouvait très-bien s'élever encore au-dessus du sol (1).

Les consuls des différentes puissances européennes représentées à Alger, ont enlevé de l'Algérie et des autres États barbaresques, pendant près de trois siècles, beaucoup de sculptures, inscriptions ou médailles. C'est ainsi que Naples possède de curieux documents épigraphiques sur ce pays, et que la ville de Copenhague s'est constitué un riche cabinet de médailles africaines. Icosium a, nécessairement, fourni son contingent à ces exportations archéologiques.

Les sépultures antiques trouvées en place à la sortie des portes Bab-Azzoun et Bab-el-Oued prouvent que les limites d'Icosium, au nord et au sud, dans le bas de la ville, étaient exactement celles de l'Alger musulman. Les fouilles opérées dans les hauts quartiers, ont établi que la cité romaine ne montait pas aussi haut sur la montagne que celui-ci.

Il est probable que, du temps des dynasties arabes, Alger n'arrivait pas jusqu'à la Casba actuelle et qu'il se renfermait à peu près dans l'enceinte romaine. Voici sur quoi je me fonde : On trouve, dans des titres anciens et sur de vieux registres du beilik, qu'il y avait à Alger un quartier de la *vieille Casba* et un quartier de la *Casba neuve*. Le premier fut appelé *Katta er-Redjel* (2), dont nous avons fait le barbarisme *Katarouggil*. En étudiant la localité, j'ai noté que la batterie n° 11, qui est de ce côté, se trouve, pour ainsi dire, perchée sur un remarquable escarpement, et qu'à partir de ce point jusqu'à la Casba actuelle, la montée devient beaucoup plus douce, soit qu'on observe cette batterie du côté du fossé ou par la rude montée de *Kheurb Mimoun* (ruines de Mimoun) — devenu *Akermimout*, par suite de notre habitude d'estropier les noms indigènes — on reconnaîtra que c'était la véritable place d'une citadelle à l'époque où la ville s'élevait beaucoup moins à l'ouest. Et, en effet, l'étude attentive des documents relatifs à la localité,

---

(1) La maison actuelle ne remonte pas à plus de soixante ans; elle a pour base de belles assises en pierres de taille placées sur le roc vif.

(2) Cela est dit positivement sur le registre de la Mecque et Médine, où on lit ceci : Quartiers de Sidi Ramdan, du Four d'El-Hadj Omar et de *Kattâ er-Redjel* ou de la *Vieille Casba*.

démontre que là se trouvait jadis la citadelle de la ville, quand celle-ci n'avait pas encore franchi son enceinte romaine. Ainsi, une maison de ce quartier est désignée en ces termes sur le registre de la Mecque et Médine : « Située dans le quartier de la » Vieille Casba, près de *Kebour es-Soltan*, ou des tombeaux du » Sultan. »

M. le capitaine Mangin indique, dans un travail inséré au *Moniteur algérien*, au n° 30 de la rue Katarouggil, une *djamâ* appelée Mosquée des fils du Sultan.

Ces désignations, groupées sur un même point, de *vieille Casba*, — *ruines de Mimoun*, — *tombeaux du Sultan* — *mosquée des Fils du Sultan*, apportent à l'esprit l'idée qu'il y avait là une résidence souveraine sous les dynasties arabes. La cessation complète, à partir de ce point, de découvertes archéologiques propres à caractériser un centre de population antique ; la nature de la localité qui seule convenait à une citadelle, lorsque la ville était renfermée dans une plus étroite enceinte ; l'extrême probabilité que les Arabes ont accepté la fortification des Romains, comme ils ont accepté les limites et jusqu'à la direction de leurs voies principales, ainsi qu'il a été démontré dans ma Notice de 1845 ; — toutes ces circonstances réunies me disposent à croire que la batterie n° 11, ou *Vieille Casba*, était le point culminant et la citadelle d'Icosium, dont la limite supérieure ne dépassait pas cette élévation.

Je ne pousserai pas plus loin ces considérations générales sur Icosium et son territoire ; j'en ai assez dit pour faire connaître au lecteur et les populations qui ont occupé jadis les environs d'Alger et le passé même de cette ville, ses diverses transformations de *Mezar'anna* en *Icosium*, et d'*Icosium* en *Djezair*. Nous pouvons donc aborder maintenant la description archéologique du territoire d'Alger.

A. BERBRUGGER.

(A suivre)

